

LA REVUE

16^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 607 B
24 Juin 1943
2 fr. 50



Jacques DUMESNIL
dans MALARIA

NOUVELLES...



Bernard Blier fera partie de la distribution de *L'avarice* situé au coin de la rue que prépare très activement Daniel Norman. On parle aussi de François Périer et Gabrielle Dorziat peut-être sera-t-il également de *La Demoiselle de Carville*.

La nouvelle pièce de Jean Vle Létra : *La Puce de Minuit* se joue à six et à l'Opéra. On sait que les principaux interprètes en sont Sylvie Carlier, Jeanne Boitel, Roger Gaillard, Gilbert Gil, Georges Hollu et J. N. Duval.

Mademoiselle Swing, Irène de Trébert devient professeur de swing au Conservatoire de Jazz de Paris.

Elina Labourdelle joue dans la pièce de Jean Verne : *Jérôme* qui se donne actuellement au Théâtre Saint Georges.

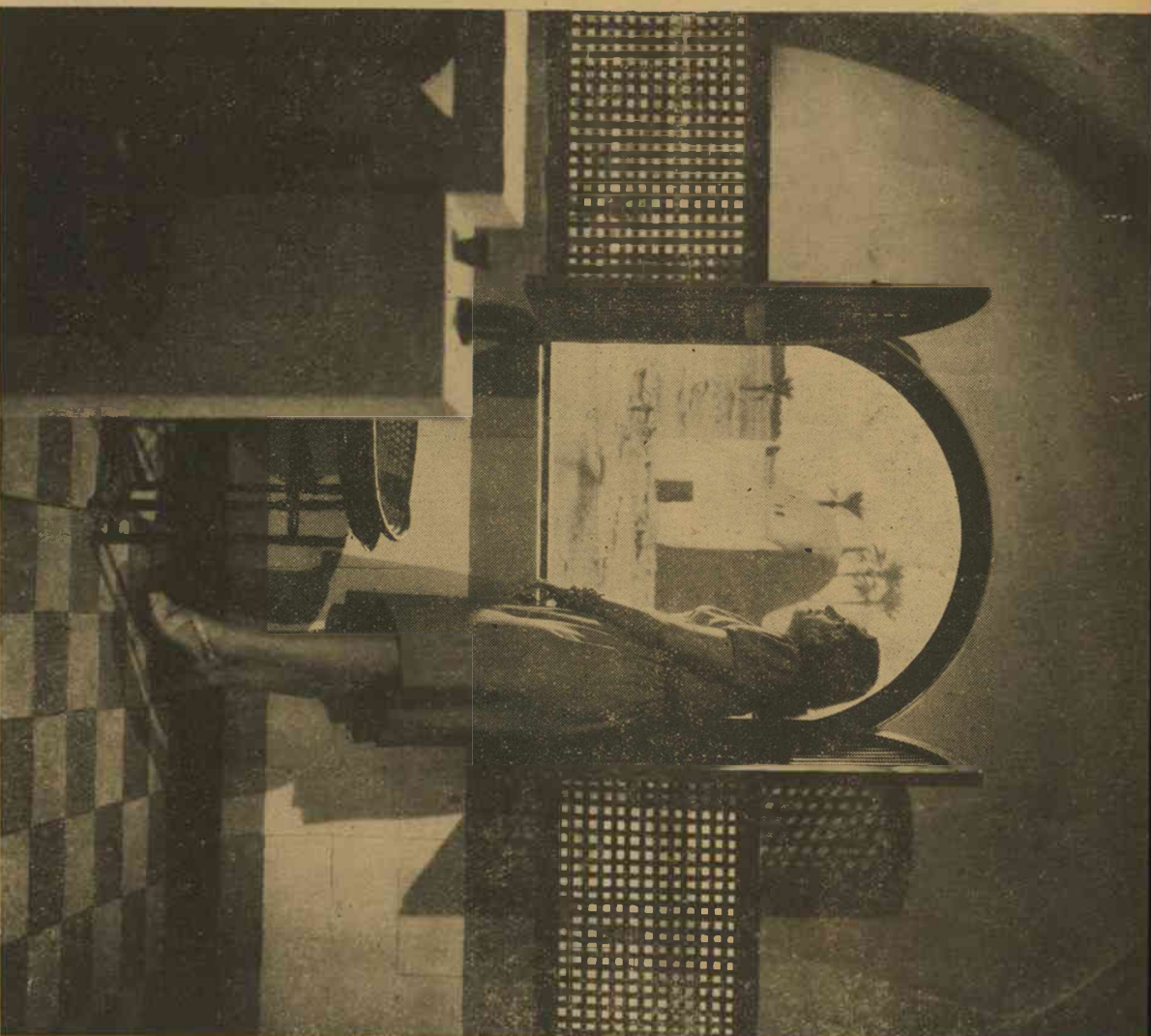
Le *Pavillon d'Amérez* de Charles Méré d'après un roman de Simon, vient d'atteindre la centième. Romuald Joué, Jacques Varennes, R. noni Robert Anodin et Jeanne Reinart l'interprètent.

Jean Anouilh vient à la mise en scène. Il va réaliser un film tiré du *Voyageur sans bagages* et Pierre Fresnay en sera la vedette.

Le même Jean Anouilh écrit une pièce que créera très prochainement Pierre Saint Cyr et qui sera, encore très probablement jouée à la Comédie des Champs Elysées.

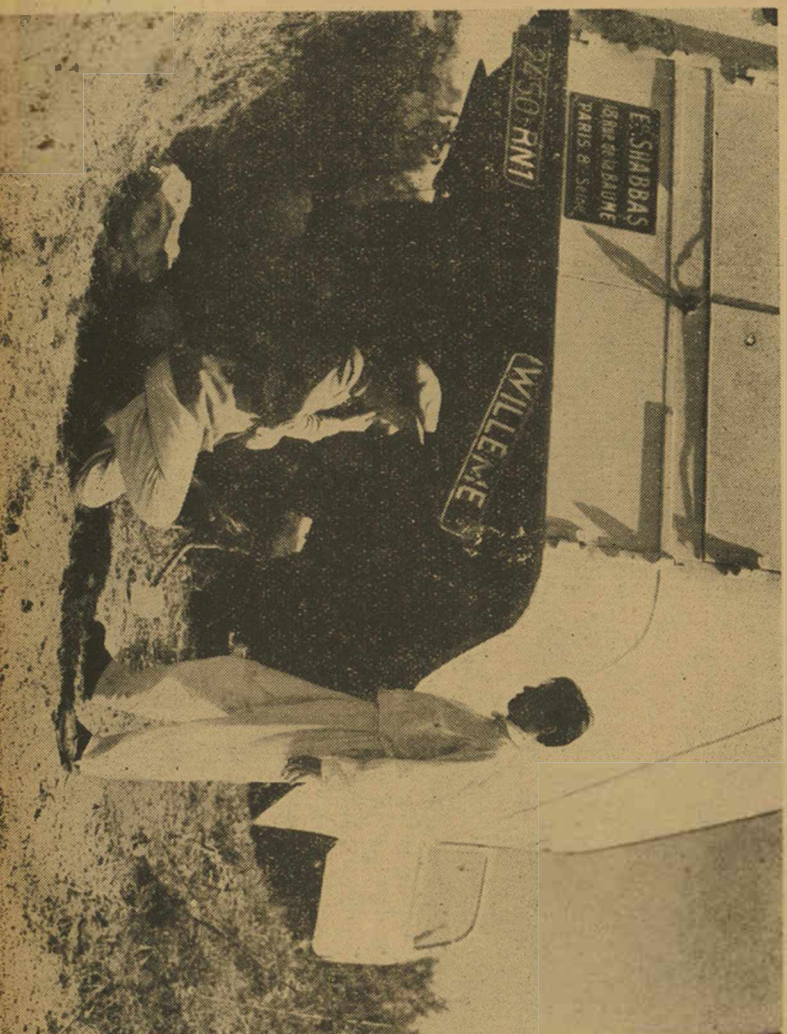


DE PARTOUT...



Ginette Leclerc prendrait-elle goût à Tino Rossi qui pourtant ne fut pas aimable avec elle dans *Filèvres* ? En tout cas, elle « remet ça » dans *Le Chant de l'Exilé*, et une fois de plus elle le ratéra... Pas de réine !

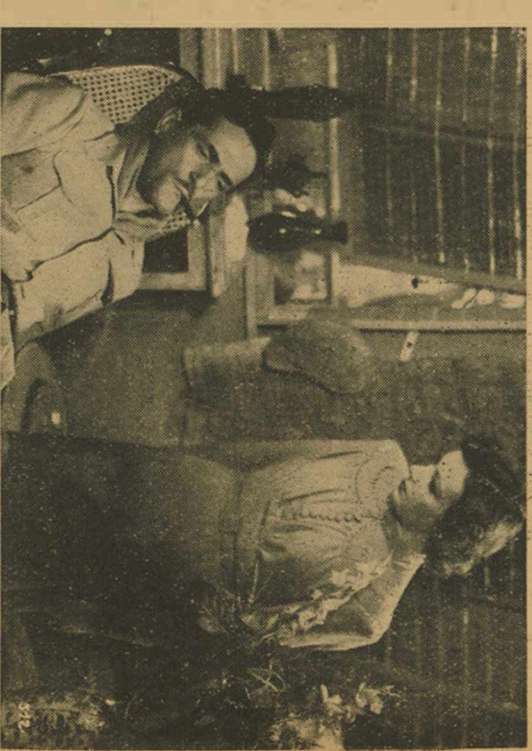
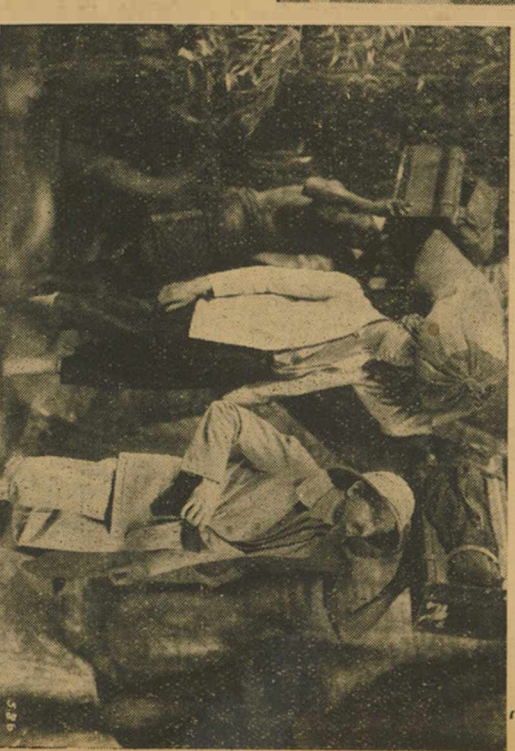
On pense à Jules Verne et à son *Tour du Monde en 80 jours*, devant la randonnée du Camion Blanc qui doit dans un temps fixé, faire accomplir au vieux gitan mort le périple qu'il mit sa vie entière à couvrir... Et cela ne va pas sans anicroche. Mais avant que la salle ne se rallume, François Perier et Jean Parédès, malins imprévus, se seront tirés d'affaires.



Il y a dans un film « colonial » un côté documentaire dégusté qui généralement indispose le spectateur. Il a la désagréable impression du monsieur auquel on essaie de refiler en doive et peut-être en prime, un bibelot dont il n'a pas besoin. Le public n'est pas aussi farouchement hostile au documentaire qu'on veut bien le dire. C'est une bonne excuse pour lui faire ingurgiter, bon an mal an, un certain nombre de courts métrages qui n'ont de documentaire que leur nom.

Aujourd'hui ce genre de difficultés se trouve aplani, tout au moins en ce qui concerne le film « colonial ». Il n'y a plus à craindre que le cadre déborde sur la psychologie des êtres et les fasses, ainsi, passer au second plan. C'est pourquoi en réalisant à notre époque, *Malaria*, Jean Gouguet a en les côdées franches pour nous montrer un climat d'îlotes. Mais, si le paysage ne sert que de toile de fond, il faut pour mettre le spectateur dans l'atmosphère, faire évoluer devant lui, des personnages qui, moralement et surtout physiquement, seront atteints de maux typiquement locaux. Et quoi de plus suggestif, quoi de plus directement excessif et par là même « cinéa », que la malaria ? La maladie départagera dans ce petit poste tropical, les blancs qui luttent contre une nature inconnue. Les forts, d'abord, ceux que rien n'abat, qu'une dureté peu commune garantit à la fois contre eux-mêmes et contre les faibles. Et les autres, ceux qu'une mauvaise santé morale,

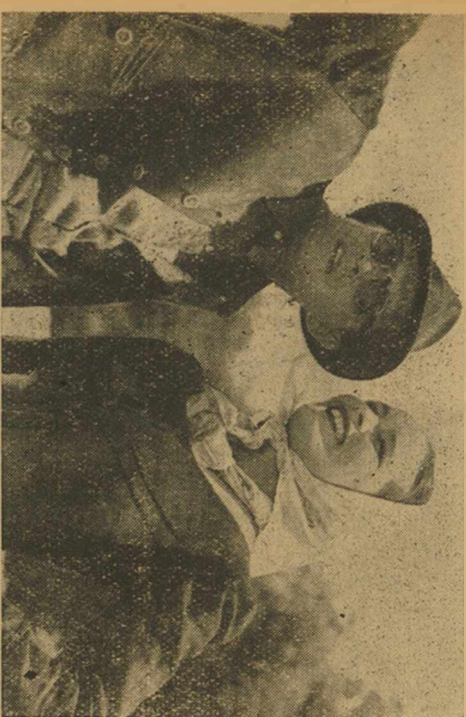
MALARIA et l'ambiance exotique



Éléments Familiaux

lorsqu'il accepte ce cadre. Le cinéma allemand qui, à connu d'extraordinaires succès avec des expressions et des motifs spécifiquement germaniques, risque le s'écarter lorsqu'il essaie de concurrencer telle ou telle production sur un terrain qui ne lui est ni familier, ni favorable. Par contre il semble bien qu'il y ait un domaine où le cinéma allemand soit imbattable, c'est celui où l'homme affronte la nature. Nous gardons tous un extraordinaire souvenir des films de Fank : **La Montagne Sacrée**, **Les Chevaliers de la Montagne**, **l'Enfer du Piz Palu**, **Tampête sur le Mont-Bianc**. Au moment où peu de films allemands passaient en France, nous avons vu néanmoins un **Marzio**, où la nature hallucinante dominait le personnage central qui finissait par la vaincre... Quand même.

Hans Sinker et Lotte Koch arrirent-ils à dominer le sort que le fleuve semble leur avoir jeté ? (*La Proie des Eaux*).



La montagne, le vent... Tout cela correspond à une vieille tradition allemande on pourrait dire une mystique, cela monte très loin, plus loin que l'on ne saurait le préciser. Cela fait partie d'une poésie, mais aussi au-delà, d'une mystique. Tout le florilège allemand, toutes les légendes qui ont formé l'âme de ce peuple, leur musique même, tout évoque les esprits de la nature. Le cinéma ne peut jamais être que l'habillage d'un peu plus familier de ces grands et profonds mouvements. Même lorsqu'il semble s'en écarter, il y revient.

Dans cette **Ville Dorée de Veit Harlan**, qui semble parfois toucher au romantisme, le héros domine les héros, c'est pour l'avoir abandonné que la petite paysanne brise sa vie, c'est vers lui qu'elle

Des êtres se cherchent à travers une nature hostile...



Des hommes surveillent le fleuve... Va-t-il se réveiller ? C'est *La Proie des Eaux*.



PAYSAGES DE RÊVE...

Nous disions la semaine dernière — il ne s'agit pas d'un feuilleton — que les paysages de la planète de **Croisières Sidérales** feraient frémir les savants austères, mais qu'après tout les savants austères n'étaient pas des gens particulièrement excitables. Nous n'avons pas du reste l'intention cette fois-ci, de parler plus avant des hommes de science, mais bien justement de cette planète imaginaire. Il y a bien des manières d'évoquer un cadre qui n'existe pas et c'est pour un décorateur un bien beau sujet. Si beau, même, que

querie et **Croisières Sidérales** n'est à aucun moment une histoire loufoque, bien au contraire, les personnages se retrouvent. Ils reviennent même sur la terre où les attendent pas mal de surprises, notamment une différence si sensible dans la notion du temps que lorsque les héros, aussi jeunes que le jour du départ, arrivent sur ce qu'il est convenu d'appeler le plancher des vaches, ils y retrouvent des amis et des parents considérablement vieillies. On ne saurait tout prévoir. Mais beaucoup, à ce moment-là, on a parfaite-

faire évoluer Madeleine Solagne, Jean Marchat ou Carlette. C'est tout un programme et cela me fait penser à cette réflexion de spectateur qui, n'ayant pas vu le film, déclarait : « Oh, vous savez, moi, je ne suis pas très chaud pour les documentaires. »

Ne prenons pas la question du documentaire, nous avons assez souvent l'occasion de préciser notre point de vue là-dessus, mais mettons quand même les points sur les i. **Croisières Sidérales** n'est pas un do-



ces dernières années, personne ne s'y était risqué. L'imagination qui réclame ses droits à tout venant, reste prise de court lorsqu'elle est mise au pied du mur. Par contre, depuis deux ans, le rêve a repris possession du domaine cinématographique... Mais il n'y a généralement trouvé que des plus aux dimensions humaines. En changeant de planète, on a trouvé toutes les données du rêve et quelques-unes en plus.

Mais on craint le dépaysement, rien n'est plus ardu que l'illogisme, il faut un esprit de suite plus grand que dans le réel. Si l'on se perd, on arrive à la loufo-

tionné le voyage, une gare régulière fonctionne et les vieux n'ont qu'à retourner faire un petit séjour dans le pays du rêve pour se retrouver au niveau des premiers.

Après tout, rien n'est rafraîchissant comme ces histoires d'anticipation, on a la sensation que les réalisateurs y ont pris un plaisir aussi extrême que les spectateurs, si ce n'est plus encore.

Rochers aux formes de plantes, fleurs de pierre, mels étranges et habitants de paradis terrestre, maisons bizarres et tout cela si près de la terre, évoquant irrésistiblement une exposition internationale, que voilà un cadre sympathique pour y

cumentaire, (oh ! mais pas du tout), il ne veut pas même être un vrai film d'anticipation. Il n'a que la prétention d'une aimable fantaisie et d'une promenade sans danger au pays du rêve. Ce qui tendrait à justifier ce que disent les directeurs de cinémas : « On ne se méfie jamais assez des titres ». Telle opinion, rappelle de biens joyeuses histoires que racontait naguère Pierre Brasseur sur les directeurs et leurs idées de titres... Mais cela nous entrainerait si loin de **Croisières Sidérales**, qu'il faudra renvoyer cela à une autre fois.



Edwige Fenech fut classée naguère : la plus élégante des vedettes. Facile à dire, mais réputation ardue à tenir... Qu'importe, elle ne dit jamais comment elle se débrouille, personne du reste ne le lui demande mais elle tient sa réputation, dans Lucrèce, le pompier de service n'en est pas revenu et sa femme, le soir, a ouvert de grands yeux quand il lui a décrit la robe du jour..

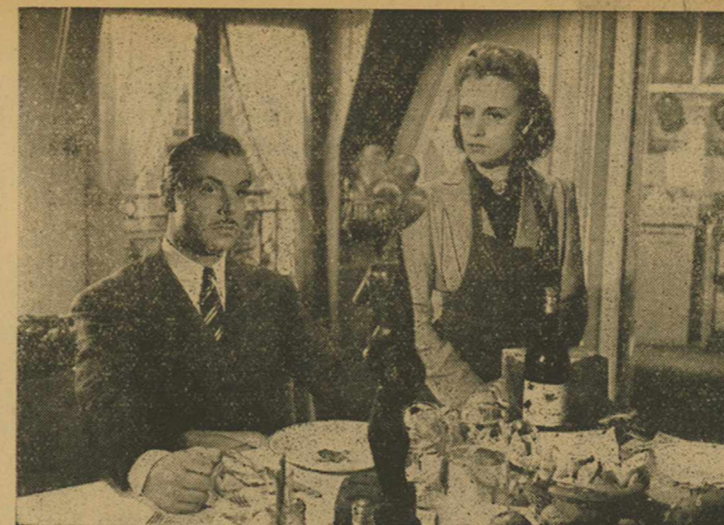
On ne trouve jamais assez brutales les bagarres cinématographiques, mais comment fait Brasseur pour se sortir de l'histoire s'il tourne plusieurs fois avec autant de fougue cette scène de L'Honorable Léonard ?



Si c'est truqué, tant mieux pour eux, mais sinon, espérons que Vitold et Alexandre Rignault avaient un « bon truc » pour tourner la suite de Madame et le Mort après cette explication assez vertigineuse.



Dans Malhia la Métisse, tous les comédiens, ou presque, se sont un peu tiré les yeux et jauni le teint... Comment font-ils s'ils manquent de démaquillant pour reprendre avec le plus grand sérieux leur vie civile habituelle ?



Les images de repas abondent dans nos films. Il faut leur être reconnaissants de savoir ignorer les contingences du moment et de nous épargner les sempiternelles plaisanteries sur les tickets... Néanmoins, comment font-ils pour servir dans Le Capitaine Fracasse un repas aussi pantagruélique et comment diable Fernand Gravey peut-il affronter les fatigues de son métier s'il n'a pour se nourrir qu'une assiette aussi vide que celle servie par Suzet Maïs dans Domino ?



COMMENT FONT-ILS ?

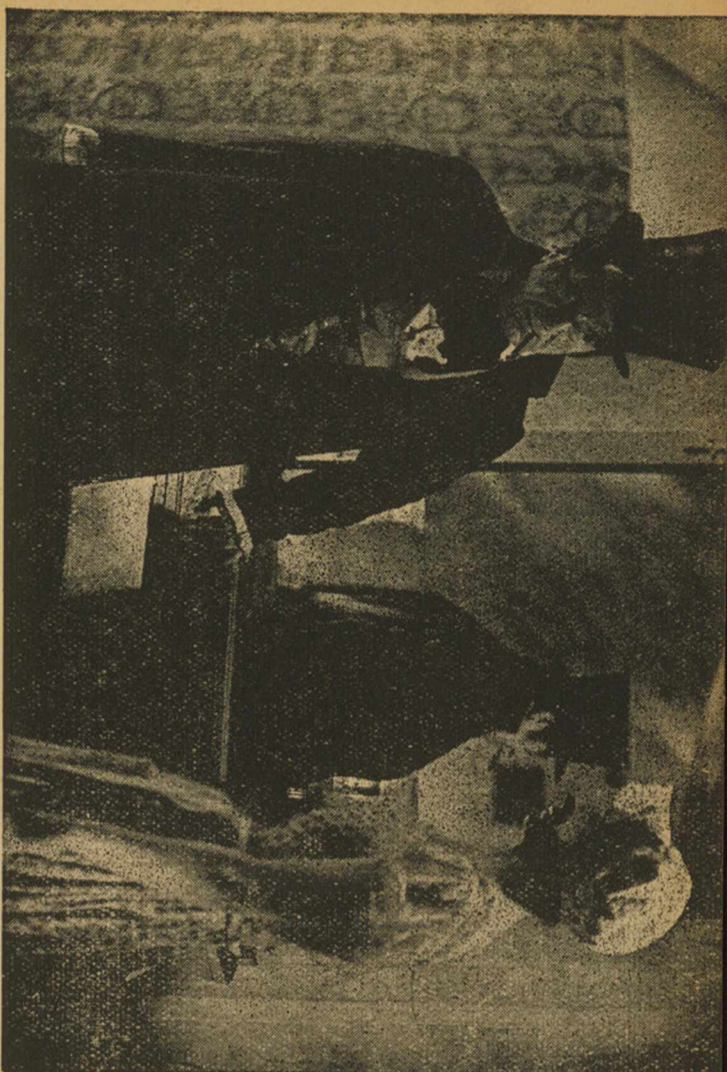
Nous sommes très attachés à la vraisemblance cinématographique, et s'il nous arrive parfois d'y renoncer, nous en sommes très fiers. Il nous semble faire une de ces concessions qui prouvent à tout un chacun qu'il est accessible au grand Art, même si ses formes sont bizarres. Mais, au fond, nous sommes choqués. Pas un de nous qui ne voie avec un petit froncement de sourcils, le début d'un rêve sur l'écran... Cela lui paraît le commencement d'une série d'illogisme. Et pourtant, ce même monsieur admet sans discuter que dans un film réaliste le héros qui a fait cinq cent mètres en courant sous la pluie, arrive au havre sauveur avec quelques gouttes d'eau sur son chapeau. Et chaque film apporte ainsi sa petite dose d'invraisemblances qui sont, disons-le, les bienvenues. Car, si l'on devait respecter l'actualité, ou seulement d'imbéciles contingences matérielles, que deviendrait pour beaucoup le « cinéma-évasion » ?

Dans une scène comme celle-là (la mort de Mimi dans La Vie de Bohème) il est d'usage que le metteur en scène conseille à sa vedette : « Ce n'est pas difficile, sois naturelle »... Oui, mais voilà...



Comment font-ils ces heureux veinards qui boivent vins et champagne à longueurs de films ? C'est peut-être en voyant des photos comme celle-ci, tirée de Monsieur des Lourdines (ici, Maxime Fabert) que tant de jeunes gens se sentent attirés par la vocation et nous écrivent : « Comment faut-il faire ? »





UNE HEURE DE METRO UNE DEMI-HEURE D'AUTOBUS UNE COURSE A PIED *pour voir*

Rien ne ressemble plus à un reportage de studio qu'un autre reportage de studio, aurait déclaré M. de La Palice s'il avait connu le cinéma. Le plateau a beau chan- ger de place, les décors de motif et les acteurs de nom, c'est presque toujours pa- reil. Mais, à Paris, il y a une très grosse différence entre une visite au studio d'au- jour'hui et celles que l'on faisait avant la guerre. Elle est avant tout dans les mo- yens de locomotion. L'autre jour, pour voir tourner quelques scènes du **Colonel Chabert** au studio de Saint-Maurice, ce fut une véritable expédition. D'abord une intermi- nable randonnée en métro où le fameux **Dubou... Dubou... Dubounet** des tunnels a aussi radicalement disparu que le non moins fameux **Allez Frères, au Châtelet** des stations. Une fois arrivés au Château de Vincennes, il a fallu un sprint à tout casser pour ne pas rater l'autobus de Join- ville qui a tendance à démarquer juste au moment où un flot de voyageurs sort de la bouche du métro. Le trajet de Vincennes à la gare de Joinville-le-Pont est sans his- toire. Il dure longtemps, mais quand même moins en autobus que dans ce petit train à impériale qui va jusqu'à Limeil-Bré- vannes et y arrive on ne sait comment. En- core une dizaine de minutes de marche et nous voilà enfin devant ce qui fut autre- fois les tragiques studios Paramount.

On pénètre dans une vaste cour des deux côtés de laquelle s'élèvent les bâti- ment administratifs, les laboratoires et la cantine. Le tout est propre, il y a des fleurs et des plantes. C'est plutôt gai et agréable. Devant l'entrée des studios pro-

tieux semble avoir été apporté à l'éla- boration des décors du film qui font une impression énorme. Jacques Colombar a bien travaillé, il peut être fier. Nous tra- versons plusieurs chambres majestueuses avant d'entrer dans le salon de l'ancien- ne colonelle Chabert, en l'occurrence Marie Bell, qui reçoit la visite d'Amé Clariond. Je ne sais si c'est à cause de la présence de ces deux sociétaires à Paris entières de la Comédie-Française ou bien à cause de l'absence, ce jour-là, de Raimu, mais l'al- mosphe dans laquelle l'équipe travail- lait était vraiment étonnante. Un calme absolu, une courtoisie rare régnaient sur le plateau. Un monsieur grisonnant, ha- billé correctement, un manuscrit à la main se promène dans le décor et parle à mi- voix. C'est René Le Hénaff, le metteur en scène. Pas une syllabe n'est prononcée plus haut que les autres. Au milieu du salon, Marie Bell attend les paroles que doit prononcer Amé Clariond. On règle les éclairages, on mesure l'éloignement de l'appareil. La scène n'est pas compliquée en soi, un simple dialogue, mais il sera pris de façon originale et donne du fil à retordre au chef-opérateur Robert Lefèvre. La scène sera en effet tournée en travell- ling combiné avec un panoramique. Il s'agit de ne pas rater l'effet. Marie Bell,

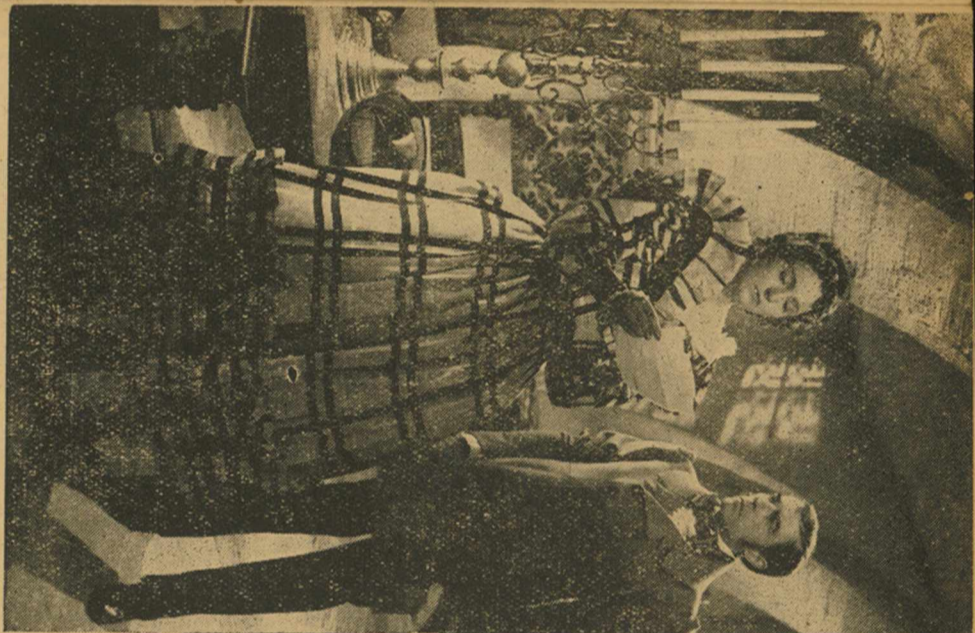
LE COLONEL CHABERT

prement dits, la petite pièce d'eau qui en- tendit les murmures confidentiels d'Alfred Savoir et de Saint-Granier lorsqu'ils en- cholaient, voilà plus de dix ans, leurs sou- cis et leurs espoirs déçus. Comme de juste, le petit voyage que nous venions d'effec- tuer nous avait mis en appétit, il valait donc mieux commencer la visite par le res- taurent. Ici, tout le monde se connaît, tout le monde est du bord. L'heure est déjà a- vancée, la cantine n'est donc pas pleine, mais à diverses tables on reconnaît parmi les groupes des « personnalités ». Devant nous, ce colosse à barbe blonde, c'est évi- demment Jean-Paul Paulin qui vient de terminer son film *L'Homme qui vendit son âme au Diable*. A côté, voici Léo Joannon qui loune sur un plateau les premières scènes de *Lucrèce* pas encore avec Edwige Fenech, mais déjà avec Jean Mercanton. Je serre en passant la main à René Ginet qui fait toujours du journalisme, mais réalise des documentaires. Il vient de finir un film intéressant *Deux Rivieras* et s'ap- prête à tourner un petit documentaire sur l'histoire d'une chanson avec Maurice Chevalier.

On ne voit personne de la production du **Colonel Chabert**. C'est qu'ils sont en plein travail, eux. Nous entrons enfin sur le pla- teau et immédiatement nous comprenons que cela valait bien le déplacement et le « cent mètres » de Vincennes. Un soin mé-

debout en face de l'énorme portrait mu- ral qui représente son mari, donc Fer- nand Fabre, est impressionnante dans ses atours de grande qualité. Amé Clariond, le pied posé sur un morceau de bois qui indique l'endroit d'où il devra partir pour se rapprocher de sa partenaire au cours du dialogue, a non moins grande allure. Il est le notaire qui vient annoncer à l'an- cienne colonelle Chabert, aujourd'hui re- mariée, que le colonel que l'on croyait mort, est bien en vie.

Tout est prêt, on va pouvoir tourner. Dernière répétition. Clariond attend. « Que faut-il faire ? » demande Marie Bell. Clariond se rapproche et répond : « Ve- nez à mon étude jeudi à deux heures, Ma- dame. Il sera là ». « M'aima-t-il tou- jours ? ». Nouvelle réponse du notaire : « Je ne crois pas qu'il puisse en être autrement, Madame ». Un long regard, puis Marie Bell se retourne, va vers le fond du salon et là, tirant la sonnette, elle dit : « Je viendrai, monsieur ». Les acteurs sont impeccables, ils ont joué sans exagération, mais avec cette force de con- viction qui caractérise les bons comédiens. Seule la technique n'est pas encore au point. Les protagonistes peuvent donc se permettre quelques instants de repos. Je mentirais en disant que cette pause me permit d'interviewer Marie Bell ou Amé Clariond, car c'est au contraire eux qui me



La critique

LE VOYAGEUR DE LA TOUSSAINT.

Il est encore des gens qui verbalement et anonymement, ou publiquement et par écrit, dénigrent la production cinématographique française actuelle. Je veux bien croire qu'ils sont sincères. Ils s'imagi- nent avec tant de force que tout était tellement mieux « avant », que tout naïve- ment ils ne s'aperçoivent pas de ce qui a changé. Il y aurait un certain nombre de films à leur donner en réponse. *L'Assas- sinat du Père Noël*, *Dernier Abour*, *Le Mariage de Chiffon*, *Lettres d'Amour*, *Les Visiteurs du Soir*, *La Nuit Fantastique*, *Les Inconnus dans la Maison*, *Le Lit à Colonne*... J'en cite en vrac quelques uns. Il en est d'autres, tout récemment encore *Lumière d'Été*. A cela ils répondraient obstinément : *Quai des Brumes*, *Quai des Brumes*... Nous avons maintenant une ré- pousse aussi à *Quai des Brumes*, c'est, le *Voyageur de la Toussaint*. Louis Daquin qui avait attiré l'attention avec son iné- gal *Nous les Gosses*, mal placé pour se dé- fendre après *l'Enfer des Anges*, affirme cette fois sans discussion non seulement son autoité, son métier, sa classe, son ta- lent, mais encore une chose assez rare même dans les plus grands réalisateurs : son sens de l'atmosphère. Il n'est pas le premier qui nous image une œuvre de Si- monon à l'écran, oh non ! Simonon est de- venu un « auteur cinématographique en vogue »... et pourtant ! en voyant *Le Voya- geur*, j'ai eu cette réaction pour la pre- mière fois et dès les premières séquences : mais c'est du Simonon. Car il n'y a pas à s'y tromper, il y a là l'homme angossant de Simonon, sa humeur et sa cruauté, sa pa- tience aussi et celle de ses personnages. Avec lui les coups de théâtre ont d'autant plus de résonance qu'ils sont fourrés, ils y gagnent tellement en claque, mais ils y perdent peut-être en claque. Les adap- tateurs et le réalisateur ont su sacrifier le clinquant. Par contre tous les moyens sont mis en œuvre, la photographie, belle, cherchée, plus soucieuse de faire beau que d'épater, l'exposé, la direction serrée des interprètes. Même Jules Berry, si souvent imbuvable avec son insupportable facilité est ici ébouriffant de désinvolture. Il est d'ailleurs servi par un texte de qualité qui lui se permet certains effets accrocheurs, je n'en veux pour exemple que celle où

Gilles Mauvoisin trouvant tout un matériel de cambrioleur devant le coffre de son on- cle, rapporte tout cela à Berry qu'il sus- cite en lui déclarant, en coup de théâtre précisément : « Je vous rapporte le ma- tériel de vos complices ! » et Berry très à l'aise de répondre : « Oh, mon cher, ce n'était pas la peine, je l'aurais fait pren- dre demain ! »

Le film se paie parfois le luxe de mon- ter jusqu'à la tragédie, sans être ni phra- seur ni « pompier », telle cette scène d'a- veux de Gabrielle Dorziat, disant jusqu'où elle est allée pour un fils qu'elle recon- naît ignoble... c'est tout d'un coup un très grand souffle qui passe de l'écran sur la salle et l'on comprend en voyant Dorziat tout ce qui sépare la vedette pu- bleitaire et la grande comédienne. Pour monter moins haut, Assia Noris, dans la note Michèle Morgan, un peu énigmatique, est très à sa place. Simone Valère, au pé- tit minois agréable, est à noter bien soi- gneusement sur les tablettes à prévisions, car la retrouvera, elle a marqué de beau- coup d'intelligence sa composition d'une petite ingénue un tout petit peu dénuée et pas très intelligente. Louis Seigner, Ale- xandre Rignault, Roger Karl sont bons ; Mona Doll assez surprenante et Marie Hélène Dasté semblable à elle-même à sa juste place ; Guillaume de Sax excellent de vulgarité dosée, de roublardise tem- pérée... Mais eux, tous les bons, les très bons et les excellents restent encore très loin du nouveau venu, du *Voyageur*... Gil- les de Mauvoisin, ce rôle dominant et in- grat, ce garçon terne, timide et inquiétant était étonnant, il n'est pas parvenu à égarer son interprète Jean Desailly. D'un seul coup ce comédien surgit dans notre univers cinématographique, il a un petit visage curieux marqué d'âge ingrat, les rôles mêmes de ses partenaires sont bril- lants et doivent l'édifier d'autant plus que ceux là se sont tous mis « sur leur trente et un »... *Le Voyageur de la Toussaint* est un de ces films dont on sait à la première vision qu'il sera plus tard un de nos beaux souvenirs.

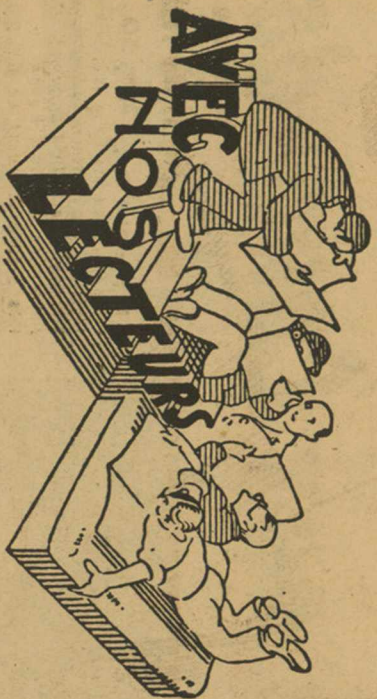
R. M. ARLAUD

Quand *Le Voyageur de la Toussaint* perd son calme (Jean Desailly et Serge Reggiani).



LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE
Directeur - Propriétaire : A. de MASINI
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction Gél GILLAND
Abonnements France :
1 an : 85 frs.; 6 mois : 45 frs.
Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-62 — Marseille



Henri G. à Clermont-Ferrand. — Voici les principaux interprètes des films qui vous intéressent : Après l'orage : René Dary, Suzy Prim, Jean Daurand, Jules Berry, Lysiane Rey ; Illusion : Brigitte Hornoy, Johannes Heesters ; On a volé un homme : Willy Fors, Yvonne Marten ; Police Mondaine : Charles Vanel, Larquey, J. L. Barraud, Alice Field, Josseline Guel ; Crépuscule : Emil Jannings, Marianne Hoppe ; Musique de Nèze : Lizzi Waldmüller, Marie Harrel, Eugénio Gatti ; Les Anges noirs : Henri Rollan, Florelle, Suzy Prim, Paul Bernard, André Foucê, Dina Balder ; Les Mûnes de l'Esseur : Jean Murat, Winna Winfried, André de Barley ; L'Empire rouge : Maurice Lagrenée, Colette Darfeuil. Pour Le Chant de l'Exilé et La Vie de Bohème, vous n'allez pas nous faire croire que vous n'en avez pas assez souvent lu la distribution dans La Revue de l'Ecran... et ailleurs. Et puis, à l'avenir, pas plus de trois questions par lettre, S.V.P.

Lucia S. à Mussidan. — Le vedette de La Femme aux tigres était Iertha Feller. Les films de Viviane Romance sont La Bandera, Retour au Paradis, L'ange du Foyer, Les deux favoris, La belle équipe, Le Partout, L'Étrange M. Victor, Noces au Balcon de Venise, La Maison du Matras, Prison de Femmes, Gibraltar, Le joueur, La Tradition de Mantu, Angelica, Venus Aveugle, Une Femme, dans la nuit, Cartachia, Feu Sacré, C'est moi, La Belle aux rêves.

G. Rolland à Grasse. — Jacques Tavoil ne fait plus de cinéma, il a eu également un rôle important dans La Guerre des gosses. L'interprète de Sans famille auquel vous faites allusion est Serge Grevé Jean Claudio fait surtout de la radio en ce moment. Nous pouvons lui transmettre une lettre. En ce qui concerne le solde de vos multiples questions, faites vous-même une sélection de celles qui ont le plus d'importance pour vous et... ne nous en envoyez pas plus de trois à la fois. En procédant autrement, vous risquez d'étriquer le chargé de rubrique au point qu'il laisse moisir vos lettres quelques mois dans son tiroir avant d'oser s'y attaquer.

Pierre G. à La Bourboule. — Le premier film dans lequel nous ayons vu cette artiste est, à notre connaissance, l'Inimitable Armada. Oui, elle jouait bien dans Vivent les Étudiants (rôle de la femme du libraire). Dans La Chanson de l'Adieu, c'est une Polonoise que joue Chopin lorsqu'il apprend la chute de Varsovie.



Paul M. à Nice. — Nous aurons très prochainement sans doute l'occasion de publier des articles détaillés sur Charles Trenet et Madeleine Robinson. Patientez encore un peu. Il est dommage que vous n'avez pas encore vu le premier à la scène, qui reste à notre avis, avec le disque, son véritable domaine. Frédéric n'a sans doute pas modifié votre opinion sur lui en tant qu'artiste de cinéma. Quant à Madeleine Robinson, que nous tenons nous aussi pour une excellente artiste, avouons qu'elle n'a pas eu grand peine à écraser, dans le film que vous citez, la blonde et infortunée vedette dont vous parlez.

G. E. à Clermont, M. P. à Châteliers. — Lettres transmises.

Les Programmes à Marseille SALES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belunee. — Les Mûnes de l'Esseur.
Caméra, 112, La Canebière. — Berlingot et Cie.
Cinévoq, 36, La Canebière. — Symphonie fantastique.
Club, 112, La Canebière. — Le dernier des six.
Comédia, 60, rue de Rome. — Premier rendez-vous.
Noailles, 39, rue de l'Arbre. — La fausse maîtresse.
Phocéc, 36, La Canebière. — Orphée rouge.
Rialto, 31, rue Saint-Ferréol. — Alerte aux blancs.
Madeleine, 36, Avenue Foch. —
Majestic, 57, rue Saint-Ferréol. — Un crime stupéfiant.
Roxy, 32, rue Trois-Vert. — La tempête.
Studio, 112, La Canebière. — Ces voyous d'hommes.

Blanche C. à Romans. — Prière de donner vos nom et adresse complets, si vous voulez qu'on vous réponde. Décidément, nous allons faire imprimer cela en tête de chaque numéro !

Stella D. à... — Même réponse qu'à Blanche C. à Romans. En outre : soyez plus brève, posez moins de questions à la fois, et ne nous demandez pas d'adresses.

Guy P. à Perpignan. — Lettre transmise à Johnny Hess. Si l'on ne trouve pas à Perpignan le méthode pour danser « le » swing, cela tendrait à prouver que votre ville échappe encore à la vague de société générale. Nous ne connaissons d'ailleurs pas de méthode censurant de rythme, ayant jusqu'ici soigneusement évité d'admettre les individus de genre « zazou » dans le cercle de nos collaborateurs ou de nos amitiés.

Jacqueline et Christiane L. à Toulouse. — Le rôle du Capitaine Douglas Rogers dans Femmes pour Golden Hill est tenu par Viktor Staal. Nous ne pensons pas que sa photo soit dans le commerce. Peut-être pourriez-vous essayer à l'Agence de l'A.C.T. à Toulouse, 22, rue Constantine, mais nous ne vous garantissons pas le succès.

J. O. Le Beulet Annemasse. — Non, nous n'avons pas la photo des artistes que vous citez. Et si nous ne les avons pas, comment voulez-vous que nous vous les faisons parvenir, ou vous les précisions ? Si vous croyez que cela peut s'arranger avec des synonimes... Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de vous parler de second artiste nommé, comprenez-le sans que nous ayons à mettre davantage les points sur les i.

Jeanette A. Simone à Marseille. — Même s'il nous arrive parfois rarement — de le faire dans des études consacrées à des artistes, nous ne répondons jamais, dans cette rubrique, aux demandes concernant le vrai nom ou l'âge de ceux-ci. Il y a une chanson qui dit « Et après tout, qu'est-ce que ça peut vous faire ? » En conclusion, vous l'air ?

Roset R. à Mont-Carlo. — C'est ça que vous appelez : donner son adresse ? Etes-vous balf ou vous piquez-vous notre tête ? Voyez l'adresse à Blanche C., Stella D. etc.

IND MITRAL - CAVALLOTT
Le Gérant : A. DE MARI



Rellys barbu et Guy Sioux dans Feu Nicolas.